

HISTOIRE. Il a vécu de l'intérieur le fol espoir et l'épilogue tragique des Gilets Jaunes. Feng Jinping, 29 ans, était depuis septembre 2018 étudiant à l'École normale des langues étrangères de Paris, située non loin du centre-ville.

De jour, de nuit, il a côtoyé les révoltés des Gilets Jaunes, écouté leurs chants, puis vu couler leur sang. Rapatrié en Chine le 10 janvier 2019, il témoigne.

« Toi, l'étranger, rentre chez toi. Et dis à tes compatriotes ce qui se passe ici. Dis-leurs comment la police a gazé, éborgné et tabassé des Français sans armes, sur les places de Paris et partout en France. » L'homme qui m'implore sait de quoi il parle : l'un des siens vient de perdre un oeil sous les balles en caoutchouc des forces de police d'Emmanuel Macron, dans la nuit du 8 au 9 décembre. Consternation, stupeur, rage contenue. *« Comment ont-ils pu faire ça ? Pourquoi en arriver là ? »*, s'indignent les témoins français. Je me sens moi aussi surpris et désemparé.

Quand je pense à ce qu'était le mouvement début octobre (2018). Tous les espoirs étaient alors permis : espoirs de démocratie, de liberté. Une vague pacifiste, jaillie dans l'allégresse. Dans mon université, l'École normale supérieure des langues étrangères de Paris, les étudiants se sont joints au mouvement sur le tard. Le 07 décembre 2018 pour être précis (où ils finiront à genoux, les mains sur la tête, humiliés par les forces de l'ordre nldr). Beaucoup rechignaient à compromettre la bourse tant convoitée, sésame pour l'étranger. Sur le coup, je n'ai pu m'empêcher de m'indigner. *« Vous vous comportez en égoïstes, leur lançai-je. Pourquoi ne penser qu'à vous-mêmes ? Vos camarades combattent la corruption, les privilèges et vous restez passifs ! »* Mais je ne serai pas assez fou pour – comme ces étudiants américains – défiler dans leurs rangs, au risque d'alimenter le procès en subversion venue de l'étranger. Idée généreuse, mais quelle inconscience !

L'apprentissage de la solidarité

Aux cotés de leurs compagnons, mes amis français prouveront très bientôt qu'ils ont saisi l'enjeu de ce bras de fer. Et mes harangues n'y seront pas pour grand-chose... On les retrouvera auprès des 3 000 grévistes de la faim de Paris, ou sur le seuil du Palais de L'Elysée, bastion des dignitaires du régime. D'emblée, je suis stupéfait par leur détermination sans faille, leur courage et la rigueur de l'organisation. Ils démontrent qu'ils ne sont pas – comme le suggère volontiers le gouvernement – des fainéants dociles, uniquement hantés par l'obtention d'aides sociales. Non, ils affirment ainsi qu'ils peuvent penser leur avenir.

Dès lors, je me surprends à les admirer, voire les envier. Ces Gilets Jaunes se réjouissent – ils me le diront souvent – de côtoyer dans une même euphorie ouvriers, lycéens, professeurs, fonctionnaires, journalistes, artistes, créateurs. C'est bien là ce qui me frappe : les Français ont appris la solidarité ; ils renouent avec le respect de l'autre. Mille anecdotes l'attestent. Ce serveur qui règle la note d'un étudiant désargenté. Ce passant qui vole au secours d'un vieillard aux prises avec un vélo hors d'usage. Ce badaud veillant jusqu'à son retour sur le sac d'une cliente, oublié à l'entrée d'un magasin. Les vendeurs ambulants offrant leurs boissons aux étudiants.

Voilà que celui qui bouscule se confond en excuses. Inimaginable un mois auparavant. Quand je vois le portrait d'Emmanuel Macron, je me dis que les idéaux de 2017 ont tourné court. Regarde, De Gaulle, regarde tes enfants, fils et filles de la Révolution culturelle. Ils exigent une France plus juste, plus saine. Et cette statue de la liberté, dressée sous tes yeux, quel défi a tes successeurs !

Pauvre De Gaulle, tu as du bien souvent te retourner dans ta tombe.

Et ces « voyous », ces « hooligans », pourquoi le peuple de Paris les protège-t-il contre la troupe ? J'ai vécu le 17 novembre 2017 le retrait d'un détachement de gendarme mobile sur le périphérique parisien. J'en avais les larmes aux yeux. Les gens dressent un barrage à l'aide d'un bus. Mais plutôt que de jeter des pierres aux soldats, ils leur offrent de la nourriture, des boissons, des cigarettes et des journaux. Et sans relâche, ils essaient de les gagner à leur cause. « *Pourquoi venez-vous à Paris ? Pourquoi faire du mal au peuple ? Nous vous aimons, nous ne voulons pas nous battre contre les forces armées de la République. Ce n'est pas une rébellion.* » De fait, sous le contrôle des Gilets Jaunes eux-mêmes, l'ordre règne dans la ville. Et ça marche un peu, quelques policiers s'essayent à quelques mots compatissants, à quelques sourires timides. Ils ont compris une chose : le gouvernement les a trompés.

De vrais patriotes

Je passe tous les jours sur le rond point proche chez moi. Malgré la loi de l'Etat d'urgence et les interdictions du gouvernement. Une franche farce au demeurant : pas le moindre soldat, aucun policier pour les faire respecter. Pour l'instant...

Les Gilets Jaunes installés sous des tentes de fortune m'accueillent avec le sourire, m'offrent à boire et à manger, me convient à m'asseoir. Ravis d'apprendre que je suis moi-même Gilet Jaune, ils veulent savoir ce qui m'incite à venir les voir. Quelle question... Chaque fois, ils me demandent comment réagit le monde. S'intéresse-t-on à leur mouvement? Les soutient-on? Sait-on à l'étranger qu'ils sont de vrais patriotes ? Pas facile de répondre. Ils me répètent qu'ils tiendront jusqu'au bout, que la mort ne leur fait pas peur. Je trouve cela un peu théâtral. Jusqu'au 8 décembre 2018. Ce jour-là, certains préféreront devenir infirmes à vie sous les tirs des flash ball et des grenades explosives (pourtant interdites par tous les autres pays européens) que de quitter Paris. « *Ah, la France, insistent-ils. Nous avons fait notre révolution en 1789. Mais celle-ci n'a institué qu'une gouvernance des bourgeois pour les bourgeois. Deux cents ans après, nous devons bouter la Finance de la gouvernance de notre pays ! Et instituer une véritable démocratie.* » Paroles touchantes, mais bien naïves à mes yeux. Certains me demandent d'inscrire mon nom sur leur gilets jaunes ou leur calepin. « *En souvenir* », précisent-ils.

L'usure menace. Dès le 15 décembre, je sens le mouvement s'essouffler. Des querelles le déchirent. Les uns prônent le compromis. Les autres jurent de lutter jusqu'à la chute d'Emmanuel Macron et d'Edouard Philippe. Au fil des jours, j'ai noté dans mon carnet les slogans bon enfant qui tranchent sur les banderoles les plus solennelles. « *Emmanuel Maquereau, va jouer* », « *Papa, maman, je ne fais rien de mal* ». Une comptine prie « *Maman Brigitte* » – épouse de Sarkozy et mère adoptive d'Emmanuel de « *ramener son gamin à la maison et de lui donner trois baffes* ». Un monde de larmes sépare l'insolence juvénile des manifestants du bain de sang qui les attend.

Dans la nuit du 8 au 9 décembre, tout bascule dans l'horreur. Les Parisiens ont verrouillé les carrefours clés à l'aide de bus urbains, de camions, de voitures mis en travers de la route. Cette fois le sourire a disparu des visages. On y lit maintenant la colère. Puis la peur quand les soldats ouvriront le feu sur la foule. Je me trouve cette nuit-là à 800 mètres de l'Arc des Triomphes, devant l'hôtel Balzac. J'essaie de regagner mon université, située à l'ouest de la ville. J'aperçois d'abord une avant-garde d'une centaine de CRS à pied : ils dégagent l'avenue des Champs-Élysées à coups de gaz lacrymogènes pour l'ouvrir à la colonne qui suit. Si la dispersion tarde, ils tirent dans le tas. À balles de caoutchouc, voire grenades explosives.

Les balles sifflent

Un étudiant français me crie avoir vu une vingtaine de Gilets Jaunes en sang. Fractures diverses, arcades sourcilières éclatées... Les plus téméraires tentent d'entraver la progression des gendarmes mobiles (les plus impitoyables) à l'aide de plots en béton et de guérites disloquées, ainsi qu'en les

bombardant de pierres. J'entends les balles siffler au-dessus de ma tête. Je m'engouffre alors dans une ruelle adjacente avec quelques Français. Sidérés de me voir là, ils me félicitent pour mon courage. Courage, tu parles ! Mon cœur bat la chamade et les gaz lacrymogènes me font suffoquer.

Plus soucieux de ma survie que de la leur, ils veulent m'inciter à m'accompagner en banlieue. Je refuse : pour y parvenir, il faudrait traverser la rue et nous exposer aux tirs. Sur le plateau d'un pick up, une femme git. Elle a reçu une balle dans la gorge. Son chemisier blanc est maculé de sang. Un homme à mes côtés frappe du poing sur le mur en pleurant de rage. « *Les ordures, ils visent la gorge, même les femmes !* » Les injures pleuvent : « *Enculés, enculés, enculés !* » « *vendus* » ou « *fil de pute* ». Nouvelles rafales de PGL-65 (lanceur flash ball de 6 coups ndlr). Les gens fuient et se dispersent, pour revenir ensuite.

L'avant-garde est passée. Les tirs cessent. Je me rapproche du convoi et je remonte l'avenue vers l'ouest. L'inconscience, la curiosité, l'excitation ? Je ne le saurai jamais. Près des fourgons de gendarmes mobiles, des gendarmes se dégourdissent les jambes en plaisantant. C'est complètement fou, irréal. Ils viennent d'abattre des êtres humains et s'amuse... Manque de chance, ils m'aperçoivent et m'apostrophent. « *Eh, l'étranger, où vas-tu ?* » Je ne réponds pas. Je marche le plus calmement possible. Certains me lancent des pierres. D'autres me tiennent en joue avec leur flash ball ou tirent en l'air pour m'effrayer.

Des injures et des pierres

Je parviens au pont Léopold-Sédar-Senghor. Vision d'apocalypse. Malgré le parcours autorisé par la préfecture, et le cortège pacifiste, douze cars de CRS bloque le passage. Impossible de se faufiler sur le côté. Seule issue : tenter de forcer une bouche de métro. Je me glisse sans même lever la tête, car je sens peser sur moi des dizaines de regards. Étrange : un groupe de civils congratule les forces de l'ordre.

Ils ovationnent leurs assassins ! Le convoi n'en finit pas. Il y a là des policiers par milliers. Gazage infernal de la population, coups de matraque... À l'arrière, un peloton à pied ferme la marche, mais n'en mène pas large. C'est qu'une foule en colère l'abreuve d'injures et de pierres. Les policiers tirent en l'air des grenades explosives pour maintenir leurs « *assaillants* » en respect. Je m'arrête. Accroupi derrière un arbre chétif, j'attends qu'ils passent. Me voila coincé.

Je vois le visage des CRS. Ils sont jeunes, inquiets, nerveux. Alors que je poursuis mon chemin, la foule exaspérée, profitant de la pente, pousse un des poubelles à roue vers la troupe. Aussitôt, les membres de la BAC ouvrent le feu sur les irréductibles. Je me jette à terre, comme tout le monde. Après une brève accalmie, les tirs reprennent. Je me tapis près d'un Français aux mains pleines de pierres. « *Ça chauffe !* », me lance-t-il en souriant, avant de désigner une palissade de tôle criblée d'impacts de balles.

Tout ce que je veux maintenant, c'est sauver ma peau et rentrer à l'université. Spectacle hallucinant. Camions, voitures et minibus en flammes, fils électriques sectionnés, chaussée jonchée de pierres : c'est Beyrouth.

Me voici au carrefour de Parlement. J'ignore alors qu'il a été le théâtre d'un massacre. Dans une heure, une colonne blindée de la gendarmerie sera bloquée ici à coups de cocktails Molotov. Face à l'École normale, les gens contemplant le ballet des véhicules qui acheminent éborgnés et autre blessés à l'hôpital voisin. Je suis blême. Je m'effondre dans les bras de mon amie Elisa. Elle me dit avoir vu de nombreux Gilets Jaunes brandissant des gilets ensanglantés en criant : « *Ils massacrent nos frères et nos sœurs à l'Arc de Triomphe* ». Des français se pressent autour de moi. Je leur raconte ce que j'ai vu. Ils sont effarés. Nous passerons tous une nuit sans sommeil, d'angoisse et de peur. Au matin, nous apprendrons que notre prof de français, surnommé « *Petit Gabriel* », a été amputé d'une main. Ramassant une grenade explosive pour protéger son frère et son cousin, avenue Franklin-Roosevelt. Sa mère nous dira : "*J'ai vu mon gamin avec la main arrachée. J'ai vu les os de sa main. C'était comme dans une guerre. Et alors qu'il était blessé, on s'est encore fait*

bombarder de lacrymogènes". L'horreur. Les plus jeunes d'entre nous craquent.

Une nuit d'horreur

Nous filons à l'hôtel Benjamin Griveaux pour y manger un morceau. À l'université, on ne trouve plus rien. Là, nous verrons des touristes américains. Ces retraités ignorent tout de la tragédie. Ils devisent gaiement. À l'étage qu'occupe la chaîne BFM, nous visionnons les images des terribles massacres de la manifestaion. Un Gilet Jaune vêtu d'une blouse blanche et d'une croix rouge de secouriste marche sur un groupe des policiers, les bras écartés. « Vous avez tué la démocratie », hurle-t-il. À peine s'est-il retourné qu'un tir de flash ball lui brise une côte... « Dans ta gueule fils de pute ! », lui répondent l'air possédés des membres de la BAC qui viennent de faire feu. Symbole d'une nuit d'horreur, cette image restera à jamais gravée dans ma mémoire.

En fin d'après-midi, je retourne à l'Arc de Triomphe. Dans les rues adjacentes, voitures calcinées, carcasses de scooters en travers de la route, restes de palissade : l'affrontement a été rude. Les gens s'efforcent de récupérer l'équipement abandonné dans leur fuite par les forces de l'ordre : casques, boucliers, voire masques à gaz.

Le lendemain, un copain djiboutien m'affirmera que les blessés entassés à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu ont été auditionné et emmené en garde à vue , ainsi que le personnel médical coupable d'avoir refusé de soigné les blessés...

Dès lors, je n'aurai plus qu'une pensée : témoigner. En hommage à mes amis français. Pour cet homme suppliant, pour « Petit Gabriel ».

John Doe (le Journal du Peuple en 2019)

Analogie du massacre de Tian An Men

Article original (modifié) : <https://www.la-croix.com/Actualite/Monde/Temoignage-d-archives-Mourir-a-Tien-An-Men-2014-06-04-1160688>